

Je suis partout

16 juillet 1937
SAH

N° 317. — 16 JUILLET 1937.

JE SUIS PARTOUT

5

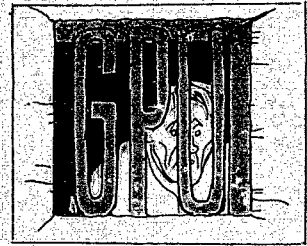


M. André Gide apporte aux informations de « Je Suis Partout » une éclatante confirmation

***Dans « Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S. », il explique de quel or se paient
les « vocations » des écrivains français touchés par la grâce de M. Staline***

On s'attendait à ce que les *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* (1) fussent des retouches. On pensait, qu'éprouvée par l'excommunication majeure lancée contre lui par le pape moscovite, M. André Gide allait se ressaisir, qu'ébranlé par les adjurations de ses amis, il allait se soumettre à la « raison d'Etat » révolutionnaire et confesser ses erreurs. Mais au lieu de rien retrancher, M. Gide en « rajoute », allègrement. Electre du bolchevisme, il achève de se « déclarer » et, se tournant vers les censeurs, il leur répond en substance : « Vous avez voulu la vérité, toute la vérité, vous m'avez reproché de n'avoir pas tout dit, d'avoir tu certaines choses. Si je l'ai fait, c'est que, malgré tout, je ne voulais pas accabler exagérément une cause qui me tient encore à cœur. Mais la vérité, vous allez l'avoir. Oyez un peu... »

De sorte que M. Gide, pêcheur endurci et récidiviste, se classe définitivement au premier



rang des « chiens fascistes ». Il s'en défend, d'ailleurs, avec une belle énergie. Il reste bolcheviste, il prétend le demeurer. Mais tous les apostats, tous les schismatiques disent la même chose. Ils ne veulent pas s'être trompés et ils accusent les pontifes. Au moment de passer à l'ennemi, ils crient que les chefs ont trahi. M. Staline a-t-il trahi ? Ce serait trop comode. Entre le communisme idéal de Marx et l'Etat communiste de M. Staline il y a, certes, un abîme. Mais les chefs n'y sont pour rien. Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Rien ne les retenait, aucun scrupule, aucune sensiblerie. Ils bâillaient sur un sol à demi vierge, dans un pays vaste comme un monde, saturé de richesses naturelles et ils n'ont ménagé, pendant vingt ans, ni leur peine, ni le sang des autres. S'ils ont échoué, ces chefs qui n'étaient point des incapables, c'est que la chose, en elle-même, était impossible, c'est que l'antinomie était trop absolue entre la condition humaine et la condition marxiste, c'est qu'on ne peut créer, nulle part d'homme nouveau, modifier de société durable en faisant abstraction des instincts éternels de l'homme. Et cette tragédie-là n'est ni spécifiquement russe, ni même stalinienne. Les mêmes causes sous d'autres cieux et avec autres chefs produiraient les mêmes effets, le même désastre économique, la même débâcle de l'esprit.

« Cela, M. Gide ne veut point encore convenir. Il termine ses « Retouches » par cette profession de foi :

Elle (l'U.R.S.S.) a trahi tous nos espoirs. Si nous n'acceptons pas que ceux-ci retombent, il faut les reporter ailleurs.

Mais nous ne détournons pas de toi nos regards, scorieuse et douloureuse Russie. Si d'abord tu nous servais d'exemple, à présent, hélas ! tu nous montres dans quels sables une révolution peut s'enliser...

M. Gide n'admet pas que ses « espoirs retombent », il s'obstine à croire qu'une révolution marxiste peut ne pas s'« enliser » dans les sables », car cet honnête homme, capable d'un si grand courage intellectuel devant des faits matériels, est absolument désarmé devant l'utopie, et c'est encore de l'utopie qu'il dégage des déconvenues de sa propre expérience.

Le communisme sentimental

Lorsque M. Gide adhéra, il y a quelques années, au communisme, on lui prêta aussitôt de tortueux desseins, on mit en doute sa bonne foi, on imagina, Dieu sait, quelles tractations avec les caissiers du Guépéou, ce qui était tout simplement absurde. M. Gide n'est pas un écrivain à vendre, mais il est naïf, d'une naïveté déconcertante. On le « possède » à peu de frais, avec une petite fleur bleue, avec des paroles d'amour et des arguments pour midinettes, dont le plus obtus des paysans deviendrait aussitôt la duperie. Duperie est le mot juste. On a abusé de la confiance de M. Gide. Il y eut, à l'époque de sa conversion, une véritable escroquerie morale, des trompeurs et un trompé. Un trompé qui ne demandait d'ailleurs qu'à se laisser faire. M. Gide était un médium idéal. Il voulait croire, envers et contre tous,

(1) André Gide, *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* Gallimard.

contre la raison, contre la logique, et l'on reste confondu en songeant avec quelle frivolité cet écrivain considérable, ce non-conformiste militant, s'est rû sur tout ce qui lui paraissait susceptible de consolider sa foi naissante. Il restait sourd aux avertissements, il reculait comme « suspects » tous les témoignages gênants, ne retenant que les morceaux de bravoure dont les mercenaires auroient l'œuvre de M. Staline. Il voulait croire, mais aussi il voulait confondre, humilier les sceptiques et les méchants :

J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir et les Etats d'Europe contraindre de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître (Pages de journal, p. 71).

Ce que j'admire en U.R.S.S., écrivait-il un peu plus loin (p. 186), c'est l'égalité de départ, des chances égales — et l'abolition de cette abominable formule : « Tu aggraveras mon pain à la sueur de ton front ».

L'autorité de M. Knickerbocker

On avait dit à M. Gide que les choses se passaient ainsi et il l'acceptait avec joie. Qui « on » ? Des écrivains communistes d'abord et aussi des « neutres », plus perfides que les partisans avoués, plus méfaisants, plus dangereux, car leur faîte objectivité séduit presque à coup sûr les esprits sans défense. Parmi ces neutres, en bonne place — M. Knickerbocker. M. Gide note dans ses Pages de journal (p. 115) :

Je viens de dévorer en deux jours le livre de Knickerbocker sur le plan quinquennal.

Et voici les réflexions qu'inspire à l'auteur des *Nouritures terrestres*, la prose de M. Knickerbocker :

Une demi-heure pour descendre en rampant au fond de ces mines de charbon sans accesseur ; une demi-heure pour en remonter. Cinq heures de travail, accroupi dans une atmosphère clouffante ; les recrues paysannes désertent ; mais s'enrolent avec enthousiasme les jeunes gens formés par la morale nouvelle, soucieux d'aider au progrès qu'on leur fait entrevoir. C'est un devoir à accomplir, auquel joyeusement ils se soumettent. Ah ! comme je comprends leur bonheur !

Je voudrais crier très haut ma sympathie pour l'U.R.S.S. ; et que mon cri soit entendu, dit de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès, que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais pouvoir travailler. Voir ce que peut donner un Etat sans religion, une société sans religion, dans laquelle la famille n'est que deux piles d'effets de commerce.

Ainsi il avait suffi à M. Gide de lire Knickerbocker pour connaître une exase religieuse, pour entrer en transes. Et M. Gide s'inquiétait-il de connaître la personnalité de M. Knickerbocker, de savoir quel crédit on pouvait accorder aux écrits de ce journaliste américain dont les « fantaisies » — est-ce bien le mot qu'il convient d'employer ? — ont tellement contribué à discréditer notre profession ? En novembre de l'an dernier, lorsque les nationaux espagnols arrivèrent dans les faubourgs de Madrid, M. Knickerbocker, qui suivait, pour les journaux yankees, l'armée de Franco — et qui se trouvait à l'arrière-garde — télégraphia à New-York : « J'étais ces lignes des marches de la telefonica... » Huit mois ont passé. Les nationaux n'ont pas encore atteint la « telefonica », mais M. Knickerbocker, chasseur de sensations, continue à abuser ses lecteurs. C'est leur affaire. Il est seulement fâcheux qu'un journaliste aussi peu consciencieux ait pu servir de caution morale à un écrivain aussi remarquable que M. André Gide.

Le témoignage de « Je Suis Partout »

D'autant que M. André Gide avait les moyens matériels de se faire sans se déranger, une opinion raisonnable sur l'U.R.S.S. Notre journal ne lui était pas inconnu et c'est lui-même qui nous le dit, mais avec quelle hauteur, avec quel dédain :

J'ai donc lu, écrit-il dans « Pages de journal » (p. 129) le numéro antivolévétique de Je Suis Partout. Je l'ai lu presque entier. Si peut-être j'en ai, de-ci, de-là, sauté vingt lignes, c'est tout au plus.

Je veux prendre pour exacts, les renseignements de tous ces articles. Ils démontrent par A plus B la faillite du nouveau régime en U.R.S.S. Mais alors, si le plan quinquennal, à les en croire, aboutit à un fiasco certain, pourquoi ces craintes ?

Vous ne pouvez tout à la fois me faire trembler devant un monstre et me prouver que ce monstre n'existe pas.

Vous accusez de mauvaise foi les interprètes de l'Intourist parce qu'ils ne vous montrent que les résultats heureux du plan ; mais vous trouvez tout naturel que notre Exposition coloniale n'étalât que ce dont vous pensiez que pouvait se glorifier la France. C'est qu'ici, passant outre aux abus du pouvoir que vous préférez ignorer, qui permettaient, que cachait la devanure, vous approuviez le but atteint ; tandis que le but poursuivi là-bas, vous avez grand peur que l'U.R.S.S. ne l'atteigne ; et c'est avec l'espoir de l'empêcher de l'atteindre que vous criez si fort qu'elle ne l'atteindra point.

Pourtant je ne veux point feindre de ne pas vous comprendre. Ce que vous combattez, en dénonçant l'irréalité présumée de ce mirage, ce sont les espoirs qu'il soulève et qu'il autorise. Mirage, dites-vous... Il me suffit de l'entrevoir pour souhaiter, et de toute ma ferveur, qu'il devienne une réalité.

Ici, qu'il nous soit permis de faire remarquer à M. Gide qu'il s'est singulièrement mépris sur nos intentions. Nous n'avons jamais redouté la réussite du bolchevisme, pour la simple raison que nous savions fort bien qu'il ne



STALINE ET SOI

pourrait pas réussir. Nous avons redouté — et nous continuons à le redouter — que les Français pussent croire à cette réussite, qu'ils fussent tentés de suivre les Russes sur un chemin qui mène à la ruine, à la barbarie, à la décollation. Ce qui nous a effrayés, ce n'est pas le succès du bolchevisme, mais le mirage du succès, et ce n'est pas du tout la même chose.

Le peuple y gagne-t-il ?

Comme l'écrivait Pierre Gaxotte dans un autre numéro spécial sur les Soviets que M. Gide a certainement lu avec autant d'intérêt que le précédent : « Nous sommes les derniers à méconnaître les abus et les larcs du régime capitaliste, surtout lorsqu'il est pas dominé par un pouvoir politique fort permanent et soustrait aux influences de l'argent. Notre action politique et notre agilité corporative ont précédé pour but d'y porter remède. Mais lorsque l'appât du gain disparaît il faut trouver un autre moteur à la machine économique : la bureaucratie, la contrainte, la terreur. Le peuple y gagne-t-il quelque chose ? Tel est le problème. »

Ce problème, il y a longtemps que *Je Suis Partout* l'a résolu, sans tumultes, sans conversions, sans crises de conscience, et ce n'est pas une mince satisfaction de voir que nous avons aussi aisément distancé M. Gide dans cette course à la vérité qui est — toute question de talent mise à part — notre commune raison d'être. Car M. Gide, qu'il le veuille ou non — et il ne le veut pas — nous a rejoint.

Bien sûr, écrit-il dans *Retouches* (p. 34), de cet héroïque et admirable peuple (russe) qui méritait à bien notre amour, il ne restera plus que des bourreaux, des profiteurs et des victimes.

Au « bientôt » près — nous ne parlons au passé car c'est très exactement ce que *Je Suis Partout* imprime chaque semaine.

M. Gide se fichait que nous missions en doute la bonne foi des girls de l'Intourist. Aujourd'hui il écrit :

Notre charmante guide est d'une amabilité, d'un dévouement parfaits. Mais il y a ceci d'un peu fatigant : les renseignements qu'elle nous donne ne parlent de la précision que dans l'erreur.

Dieu protège le Tsar

dans l'erreur.

Dieu protège le Tsar

Dans nos numéros spéciaux, nous avons expliqué que le peuple russe était infiniment plus opprimé que jadis sous les tsars, et qu'en tout cas sa condition matérielle s'était considérablement aggravée. Nous avons démontré notamment, avec preuves à l'appui, qu'un ouvrier qui gagnait en moyenne, avant la guerre, 30 % de moins qu'un ouvrier occidental, gagne aujourd'hui 8 à 10 fois moins, à peine autant qu'un chômeur français ou anglais.

M. Gide n'ose pas encore aller aussi loin, mais il écrit :

Car enfin, puisque l'on nous demande sans cesse de comparer l'état actuel de l'U.R.S.S. à celui qui précédait la Révolution, nous sommes bien forcés de constater que dans de nombreux domaines, l'état de la classe souffrante est loin de s'être amélioré.

Ailleurs, cette remarque encore plus accablante (p. 46) :

La rémunération de la bureaucratie dévorait 8,5 % du revenu national avant la guerre, 19 % en 1927. Je n'ai pas les estimations plus récentes.

Et à la page 51 :

En attendant, et en fin de compte, c'est toujours le peuple qui paie ; si indirectement que ce soit. D'une manière ou d'une autre — par l'exportation des denrées alimentaires, dont pourtant le peuple a le plus grand besoin, ou l'écart monstrueux entre les prix des produits agricoles et ceux de ces mêmes produits livrés à la consommation, ou par des prélèvements directs — c'est toujours aux dépens de la classe ouvrière ou paysanne, aux dépens de leur fond de consommation, que se constitue le fonds d'accumulation nécessaire et sans cesse déficient. Ceci était vrai dès le premier plan quinquennal et continue à l'être encore.

« A chaque palais que je vois élever dans la capitale, je crois voir mettre en mesures tout un pays » écrivait Jean-Jacques (Contrat so-



SON SECRETAIRE

(Kladderadatsch.)

cial III, 13). « En mesures », les ouvriers soviétiques ? Ah ! plutôt à Staline ! Ils sont parqués en taudis.

Cela continue sur ce ton pendant 126 pages et rien dans toute l'U.R.S.S. ne peut consoler M. Gide de son désenchantement.

La culture en déroute

La culture en déroute

A la page 22, il gémit sur la domestication des intellectuels (ne l'avions-nous pas averti ?) :

Tel savant notoire se voit contraint de renier la théorie qu'il professait et qui paraît peu orthodoxe. Tel membre de l'Académie des Sciences désavoue « ses erreurs antérieures », lesquelles « seraient susceptibles d'être utilisées par le fascisme » vient-il déclarer lui-même au public (Izvestia du 28 décembre 1936). On le force à reconnaître pour exactes les accusations lancées, sur ordre, par les Izvestia qui subodorent dans ses recherches les symptômes fâcheux du « délire contre-révolutionnaire ».

Eisenstein est arrêté dans son travail. Il doit reconnaître ses « erreurs », avouer qu'il s'est trompé et que le nouveau film qu'il prépare depuis deux ans et pour lequel deux millions de roubles ont été déjà dépensés, ne répond pas aux exigences de la doctrine, de sorte qu'on a eu raison de l'interdire.

Et la justice ! Pense-t-on que ce sont les derniers procès de Moscou et de Novosibirsk qui vont me faire regretter d'avoir écrit cette phrase qui vous indigne : « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé » ?

M. Gide, chiffres en main, trace un effroyable tableau de la débâcle « culturelle » et il cite ces faits à peine croyables (mais que nous croyons, nous, sans peine, car nous en avons rapportés de semblables à l'époque où M. Gide nous ricanait au nez) :

La Pravda du 11 janvier 1937 s'indigne de voir les maisons d'éditions gouvernementales de Moscou et de Leningrad publier des manuels inutilisables. L'Édition Pédagogique imprime une carte de l'Europe où l'Irlande trempe dans la mer d'Aral et les îles d'Écosse dans la Caspienne. Saratov quitte la Volga pour la mer du Nord, etc..

Une table de multiplication est donnée sur la couverture des cahiers d'écoliers. On y apprend que :

$$8 \times 3 = 18 ; 7 \times 6 = 32 ;$$

$$8 \times 6 = 78 ; 5 \times 9 = 43, \text{ etc. (Pravda du 17 septembre 1936).}$$

Esclavage

Un peu plus loin (p. 30), M. Gide reprend l'exposé du numéro spécial de *Je Suis Partout* sur l'esclavage des ouvriers et des paysans :

L'ouvrier soviétique, écrit-il (p. 22), est attaché à son usine comme le travailleur rural à son kolkhoze ou à son sovkhhoze, et comme Ixion à sa roue. Si, pour quelque raison que ce soit, parce qu'il espère être un peu mieux (un peu

moins mal) ailleurs, il veut changer, qu'il prenne garde ; enregistrement, classé, bouclé, il risque de n'être accablé nulle part. Même si, sans changer de ville, il quitte l'usine, il se voit privé du logement (non gratuit du reste) si difficilement obtenu auquel son travail lui donnait droit. En s'en allant, ouvrier, il se voit retenu un important morceau de son salaire ; kolchozien il perd tout le profit de son travail collectif. Par contre, le travailleur n. peut se débarrasser aux déplacements en de lui ordonne. Il n'est libre ni d'aller ni de demeurer où il lui plaît, où peut-être l'appelle ou l'attache un amour ou une amitié.

Mouchardage

Dans notre dernier numéro spécial sur l'U.R.S.S. nous écrivions :

Il faut être juste. Il n'y a pas que des échecs dans l'« expérience » communiste. Certes, l'agriculture est ruinée, le prolétariat urbain vit misérablement et la culture intellectuelle est en pleine décadence ; mais du moins les bolcheviks ont-ils la satisfaction d'avoir réussi sur un point précis au-delà de toute espérance. Ils ont créé une police qui est la plus parfaite, la plus merveilleuse du monde, une police comme il n'y en a jamais eu auparavant et auprès de laquelle la Sainte Inquisition, les comités jacobins de Salut public, l'Intelligence Service et la Gestapo font figure de clubs d'amateurs.

Après cela, laissons la parole à M. André Gide :

Un excellent moyen d'avancement, écrit-il, c'est la délation. Cela vous met bien avec la police qui tout aussitôt vous protège, mais en se servant de vous, car une fois que l'on a commencé, il n'y a plus d'honneur ou d'amitié qui tienne : il faut marcher. Du reste, c'est un entraînement facile. Et le mouchard est à l'abri.

Lorsque, pour des raisons politiques, en France, un journal de parti souhaite de disqualifier quelqu'un, c'est à un ennemi de ce quelqu'un que, pour cette vile besogne, le journal s'adresse. » En Russie, c'est à un ami qu'on s'adresse. « On ne demande pas, on exige. Le meilleur recrutement, c'est celui qui un reniement renforce. Il importe aussi que l'ami se désolidarise de celui qu'on veut perdre ; et qu'il en donne des preuves (contre Zinoviev, Kameny et Smirnov, ceux que l'on dressera ce sont leurs camarades de la veille : Piatakov et Radek ; on tient à les déshonorer avant de les fusiller à leur tour). Se refuser à ce lâchage, à cette lâcheté, c'est se perdre soi-même avec l'ami que l'on voudrait sauver.

On en vient à se défier de tout et de tous. Les propos innocents des enfants peuvent vous perdre. On n'ose plus parler devant eux. Chacun surveille, se surveille, est surveillé.

Pour se mettre à l'abri des dénonciations, le plus expédient c'est de prendre les devants. Du reste, sont passibles d'emprisonnement ou de déportation ceux qui, ayant entendu des propos mal sonnants, ne les ont pas aussitôt rapportés. Le mouchardage fait partie des vertus civiques. On s'y exerce dès le plus jeune âge et l'enfant qui « rapporte » est félicité.

Depuis l'assassinat de Kirov, la police a encore resserré ses mailles. La remise de la supplique des jeunes gens à Emile Verhaeren (lois de son voyage en Russie aussitôt avant la guerre) qu'admire Vildrac et qu'il raconte de manière charmante, ne serait certes plus possible aujourd'hui ; non plus que l'activité révolutionnaire (disons : contre-révolutionnaire s'il vous plaît) de la Mère (du très beau livre de Gorki) et de son fils ; ou l'on trouvait hier, autour de soi, aide, appui, protection, connivence, on ne rencontre plus que surveillance et délation.

Du haut en bas de l'échelle sociale réformée, les mieux notés sont les plus serviles, les plus lâches, les plus inclinés, les plus vils. Tous ceux dont le front se redresse sont fauchés ou déportés l'un après l'autre...

Révolution ?

Pourtant, ayant constaté toutes ces choses, M. Gide persiste à croire à la révolution et à la nécessité de la révolution.

Ce qui là-bas me gêna le plus, écrit-il, ce ne fut point tant l'imparfait que de retrouver aussitôt les avantages que je voulais fuir, les privilèges que j'espérais abolir.

Et encore :

Je vous assure qu'il y a dans mon aventure

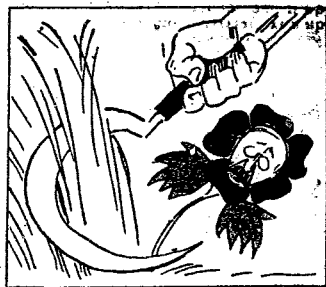
soviétique quelque chose de tragique. En enthousiaste, en convaincu, j'étais venu pour admirer un nouveau monde et l'on m'offrait afin de me séduire toutes les prérogatives que j'abandonnais dans l'ancien.

M. Gide tombe ici dans l'erreur capitale des trotskystes qui attribuent à M. Staline des échecs qui n'appartiennent qu'à Marx. S'il avait lu plus attentivement nos numéros spéciaux, il saurait que si les Soviétiques ont obtenu parfois — bien rarement — des résultats intéressants, ce fut très régulièrement chaque fois qu'ils sacrifiaient la doctrine. 100 % de socialisme égalent 100 % de misère. 80 % de socialisme (la N.E.P.) égalent 80 % de misère, donc un mieux-être sensible. M. Gide croit-il que les décorations, les grades, le travail aux pièces et les hauts salaires ont été rétablis de gaité de cœur ? Grâce à ces concessions, la machine tourne tant bien que mal, beaucoup plus mal que bien, mais sans elles, rien ne marcherait plus du tout. Et M. Gide s'indigne des hauts traitements de certains fonctionnaires. Il écrit que c'est à cause de ces traitements que la masse est si mal rémunérée. Quel enfantillage ! Si l'on divisait entre 170 millions de prolétaires à 150 roubles par mois les 10.000 roubles mensuels de quelques centaines de privilégiés, croit-il vraiment que la misère du peuple russe en serait soulagée ? Argument démagogique tout juste bon pour animer une réunion publique. Si la misère existe, c'est que la structure même du régime ne peut sécréter que de la misère, avec ou sans privilégiés.

Le prix de l'enthousiasme

Mais M. Gide, répétons-le, est naïf, incroyablement naïf. Il l'était lorsqu'il se laissait séduire par les hommes-phonographes de la Maison de la Culture et il le demeure jusque dans ses critiques de la Russie stalinienne, jusque dans ce besoin qu'il éprouve de discuter avec ses détracteurs. M. Gide nous explique pourtant avec beaucoup de clarté de quels avantages jouissent en U.R.S.S. « ceux qui tiennent une plume pourvu qu'ils écrivent dans le bon sens ».

Jamais encore, précise-t-il, je n'avais voyagé dans des conditions si fastueuses. En wagon spécial ou dans les meilleures autos, toujours les meilleures chambres dans les meilleurs hôtels, la chère la plus abondante et la mieux choisie. Et quel accueil ! Quels soins ! Quelles prévenances ! Acclamé partout, adulé, choyé, fêté, Rien, pour m'être offert, ne semblait trop bon, trop exquis...



Les journaux de Moscou m'avaient appris qu'en quelques mois plus de 400.000 exemplaires de mes livres s'étaient vendus. Je laisse supputer le pourcentage des droits d'auteur. Et les articles si grassement payés ? Eussé-je écrit sur l'U.R.S.S. et sur Staline un dithyrambe, quelle fortune !...

Sachant cela, sachant par expérience avec quelles faveurs dorées les Soviétiques enchaînent leurs esclaves « culturels », M. Gide répond à Paul Nizan, à Pierre Seize, à André Wurmser, à Fernand Grenier, à Jean Pons, au professeur Alessandri. Il fait à cette brochette d'imposteurs et d'affairistes l'honneur immérité de reprendre leurs arguments pour se justifier. Lui, l'honnête homme, il rend des comptes aux mercenaires ! Comme ils doivent s'en amuser, ces communistes « à la page », plus « à la page » encore que le Cloud de Fontenoy ! Bon pour M. Gide de sacrifier ses droits d'auteur à la vérité. Eux, ils ont la bonne place. Ils la gardent. Et l'U.R.S.S. serait-elle un enfer mille fois plus abominable qu'ils continueraient docilement, scrupuleusement à astiquer matin et soir les bottes de M. Staline, chef génial, père des peuples et bienfaiteur des écrivains et artistes révolutionnaires de France.

P.-A. COUSTEAU.